

III INTRODUCTION À L'HISTOIRE DES CHRÉTIENS DU PROCHE-ORIENT ARABE (2^{ème} partie)

II – Famille des Églises orientales orthodoxes

Cette famille est donc celle des Églises qui ont rejeté le concile de Chalcédoine (451) et qui sont de même dites : Églises des trois conciles ou Églises préchalcédoniennes. Le problème ayant mené à la perte de la communion entre les coptes, les syriaques (à l'exception des maronites) et les arméniens d'une part, et les chalcédoniens d'autre part, n'est autre que la manière dont la personne du Christ était comprise. Alors que les Alexandrins ne la pouvaient concevoir qu'à partir d'une nature unique (d'où l'expression d'origine grecque « monophysisme »), Chalcédoine enseigne que le Christ possède deux natures, l'une humaine et l'autre divine, sans confusion ni séparation. Historiquement, l'on accusa les « monophysites » (terme à connotation péjorative) de nier la nature humaine du Christ et de ne reconnaître que sa nature divine. Cependant, les recherches et les dialogues au cours du XX^e siècle ont bien montré que le problème était essentiellement terminologique car ni les orientaux orthodoxes ne niaient la réalité humaine du Christ comme le croyaient leurs détracteurs, ni les Chalcédoniens ne prêchaient l'existence de deux Christs, comme le supposaient leurs adversaires. Cependant, les orientaux orthodoxes, en parlant d'une unique nature en Christ, insistent sur l'unité de sa personne, alors que Chalcédoine insiste sur cette unité même en disant qu'il n'existe en Lui qu'une seule hypostase (subsistance à caractère propre). Le même concile enseigne que le Christ possède deux natures, pour dire qu'il est en même temps humain et divin, ce que les orientaux orthodoxes croient, mais sans utiliser le terme nature comme nous l'apprend ce magnifique texte de la messe copte orthodoxe : « Je crois, en vérité, que sa divinité n'a jamais été séparée de son humanité même l'espace d'un moment ou d'un clin d'œil. » *In fine*, les deux grandes écoles théologiques ne comprenaient pas le terme « nature » de la même manière et disaient la même chose selon une terminologie et une conceptualité philosophique et théologique différentes.

a – L'Église copte orthodoxe

Le patriarcat copte orthodoxe d'Alexandrie est une Église qui revendique un héritage multiple dont les racines se plongent dans l'époque pharaonique et dans les récits bibliques. L'Égypte est effectivement bien présente dans les textes de la Torah, aux sources de l'histoire sacrée juive (et *de facto*, chrétienne) et dans

le Nouveau Testament qui mentionne le séjour de la « Sainte famille » au pays du Nil. Notons que le plus ancien manuscrit évangélique en notre possession provient de l'Égypte et date de l'an 135, ce qui témoigne d'un ancrage très ancien.

Selon la tradition, l'apostolicité de l'Église copte trouve ses origines dans la première communauté d'Alexandrie fondée en 43-48 par saint Marc, le compagnon de saint Pierre. L'évangéliste eût été martyrisé par les fidèles du culte de Sérapis en 62 ou en 68. Même si nous n'avons pas d'information directe sur cette période d'origine, l'on suppose que le développement de la première communauté s'effectua dans les milieux juifs.

À partir du deuxième siècle, une activité théologique de taille commença à se développer dans le ressort d'Alexandrie. Mentionnons sur ce plan la Didascalie, une école de théologie fondée en 180 par l'évêque Démétrius d'Alexandrie. L'un des théologiens de l'époque, Clément d'Alexandrie, profita de la pensée grecque qu'il mit au service du christianisme. Un autre, Origène, Père de l'Église, fut notamment célèbre grâce à son exégèse biblique de type allégorique. Par ailleurs, la vie érémitique et monastique se développa et eut une influence considérable grâce

à des figures majeures comme celles de Paul de Thèbes (230-341), de saint Antoine le Grand (251-356) et de saint Pacôme (292-346). Néanmoins, cette riche activité intellectuelle et monastique émergente était accompagnée de plusieurs vagues de persécutions, dont celle de Dioclétien qui fut violente au point de marquer le début du calendrier copte, dit « calendrier des martyrs », en 284. La situation des coptes s'améliora avec l'édit de Milan (313) qui mit fin aux persécutions des chrétiens et autorisa la liberté de culte. Cependant, malgré ces éclaircies, la situation des coptes demeura sous le signe de la tension avec Constantinople.



*Saint Paul de Thèbes
et Saint Antoine le Grand*

Sur le plan des dogmes, l'Église universelle doit beaucoup à l'Église copte, car c'est grâce à sa théologie et au débat qu'elle suscita que se définirent les dogmes les plus fondamentaux du christianisme, à savoir la Trinité et la christologie. Ainsi, c'est lors de la crise arienne¹ que le patriarche d'Alexandrie, Alexandre,

¹ Arius (256-336) était un prêtre qui nia l'égalité de la divinité chez le Père et le Fils, reléguant ce dernier au rang de la meilleure des créatures.

et son disciple Athanase (qui lui succéda) furent les héros du concile du Nicée (325) et du concept théologico-philosophique « homoousios » (consubstantiel, de la même nature), qui qualifie la nature de la communion qui existe entre le Père et le Fils au sein de la Trinité.

Au début du V^e siècle, 80 % à 95 % des Égyptiens étaient chrétiens. Le paganisme était devenu très minoritaire. C'est durant ce siècle que se réunit le concile d'Éphèse (431), sous les auspices du patriarche Cyrille d'Alexandrie (378-444), dont la notion théologique, adoptée par le Concile, devint un héritage chrétien universel : la Vierge Marie fut proclamée « Théotokos », Mère de Dieu. Cela s'opposait au titre qu'utilisait l'adversaire de Cyrille, le patriarche de Constantinople Nestorius (386-451) qui disait Marie : « Christotokos », Mère du Christ². En outre, la contribution théologique alexandrine ne fut pas heureuse sur tout le long du chemin. Eutychès, un clerc grec fortement opposé à Nestorius, mort vers 454, interpréta abusivement la formule christologique de Cyrille : « Une est la physis du Verbe incarné », de manière à considérer que la nature humaine du Christ fut absorbée par sa nature divine « comme un goutte d'eau par la mer ». Cette pensée fut avalisée par un concile dit Éphèse II (449), rejeté par les chalcédoniens qui le dénommèrent « brigandage d'Éphèse ». C'est dans ce cadre que se réunit le concile de Chalcédoine (451) pour dénoncer cette pensée et professer un seul Christ ayant deux natures, l'une humaine et l'autre divine.

Avec Chalcédoine, qui se vécut sous le signe de tensions politiques et ecclésiales, la rupture se consumma entre les coptes et les Byzantins, ceux-là qui défendaient la doctrine du concile. Byzance créa ainsi un patriarcat melkite³ à Alexandrie, lequel resta minoritaire face au puissant patriarcat copte composé à l'époque de près de 100 diocèses. Jusqu'à l'invasion musulmane en 639, les coptes vécurent beaucoup de tensions avec Byzance et témoignèrent d'une grande vitalité théologique, d'une multiplication de monastères et d'une activité missionnaire jusqu'en Éthiopie et Nubie (Soudan actuel). C'est d'ailleurs un patriarche copte qui consacra Jacques Baradée évêque en 543. Celui-ci fonda l'Église syriaque orthodoxe.

² Les recherches théologiques du XX^e siècle montrèrent que les intentions des deux théologiens étaient les mêmes, mais qu'ils utilisaient un langage, une logique et une conceptualité différente.

³ À l'époque, ce qualificatif était utilisé pour désigner les Églises fidèles à l'empereur.

La domination byzantine prit fin dans la passivité des coptes mécontents. À l'arrivée des Omeyyades (650-750), la quasi-totalité de la population, soit sept à huit millions, était « monophysite », et la liberté religieuse était au début totale (pas de conversions forcées). Cependant, les coptes jouissaient du statut de *dhimmis* (protégés) et durent payer la *djizyah* (impôt de capitation). Ils s'arabisèrent et subirent par la suite quelques exactions. Le fait que les moines fussent exempts d'impôts poussa un grand nombre à rejoindre la vie monastique. La conséquence fut négative sur le plan démographique, car en 725, les coptes n'étaient plus que 5 millions. Par ailleurs, ils se révoltèrent moins de 20 ans après l'arrivée des Abbassides (750-972) et furent massacrés, ce qui initia un large mouvement de conversions à l'islam, encouragé par des mesures vexatoires (interdiction de monter à cheval ou d'arborer une croix), le doublement de la *djizyah* et la fin de l'exemption des moines. Les coptes devenaient de plus en plus minoritaires.

Avec les Fatimides (969-1171), chiites et très tolérants, les coptes jouirent de la plus grande liberté religieuse, même si, sous le règne d'Al-Hâkim bi amr Illah (996-1021), ils subirent de violents massacres qui provoquèrent de sérieuses saignées démographiques. Leur langue copte mourut lentement au profit de l'arabe et devint une langue sacrée. Sous les Ayyoubides (1169-1250), les coptes furent suspectés d'allégeances aux croisés. Pourtant, ils combattirent auprès des musulmans. Mais après la reconquête de Jérusalem par Saladin, la situation changea et ils eurent de nouveau accès aux hautes fonctions d'État. Quant aux Mamlouks (1251-1517), ils furent particulièrement répressifs avec les coptes ce qui dégrada considérablement leur situation.

Le règne des Ottomans (1517-1798) permit l'amélioration de la situation copte, mais le déclin démographique s'accrut : à la fin du XVIII^e siècle, ils étaient 200 000, soit 10 % à 12 % de la population. Suite à des contacts avec Rome qui n'étaient pas les premiers, un évêque copte fit acte de soumission au Saint-Siège en 1758 et joua un grand rôle ; son nom était : Antoine Fleyfel.

C'est la gouvernance de Muhammad Ali (1804-1849) qui permit un essor des coptes, puisqu'il leur rendit leur dignité au sein de la nation, dans le cadre d'un État moderne, et sortit l'Église copte de sa torpeur. La citoyenneté fut établie, la *djizyah* abolie et les coptes furent admis au service militaire. À la moitié du XIX^e siècle, l'Église copte comptait une dizaine d'évêchés, une centaine de lieux de culte et à peine autant de moines.

Enfin, lors de la période britannique (1882-1952), leur situation s'améliora nettement : ils accédèrent aux fonctions d'État et jouirent de conditions sociales très favorables. Toute une génération de jeunes intellectuels occidentalisés apparut et le *Majlis Milli* (Conseil communautaire du peuple copte) fut créé en 1874. Investis après la Première Guerre mondiale dans le mouvement nationaliste, notamment dans le parti *Wafd*, auprès des musulmans, ils contribuèrent à l'indépendance de l'Égypte.

Actuellement, l'Église copte orthodoxe compte plus de 70 diocèses à travers le monde. Ils servent entre huit et dix millions de coptes dont six à huit millions vivent en Égypte. Le siège patriarcal est basé à Alexandrie, il a à sa tête le pape Tawadros II, élu en 2012.

b - L'Église syriaque orthodoxe

À Antioche, deux genres de christianisme se développèrent : l'un hellène, principalement dans les métropoles et l'autre syriaque, essentiellement dans les régions retirées. Celui-ci, de forte dominance ascétique, résistait à l'hellénisation et tenait à la liturgie et à la culture syriaques. C'était l'expression d'une résistance à Byzance qui exploitait les syriaques économiquement et les opprimait politiquement.

Le concile de Chalcédoine (451) fut le point de départ d'un sérieux schisme au sein du patriarcat d'Antioche et fut reçu par les syriaques (à l'exception de la minorité maronite) comme un concile nestorien (les coptes avaient le même positionnement). Cependant, avant la consommation de la rupture, il y eut à Antioche deux patriarches « monophysites » : Pierre le Foulon (471-488) et Sévère d'Antioche (512-518), théologien et saint de l'Église syriaque orthodoxe, déposé en 518 mais reconnu par ses partisans comme le seul patriarche légitime jusqu'à sa mort en 538.



Impératrice Théodora

Le cinquième concile œcuménique de Constantinople II (553) tenta vainement la réconciliation. Il fut au contraire le début d'une persécution systématique des « monophysites », de démissions d'évêques et de traque de fidèles. Dans le cadre de ces vicissitudes, Jacques Baradée (la Guenille) se mit à organiser une Église parallèle. C'est en référence à lui d'ailleurs que ces syriaques furent dits « jacobites » (terme dépréciatif utilisé par leurs détracteurs). Baradée, lequel vécut à Constantinople sous la protection de

l'impératrice Théodora (acquise au « monophysisme »), ordonna nombre d'évêques, de prêtres et de patriarches sans devenir lui-même patriarche de sa communauté. À sa mort en 578, une nouvelle Église était établie, coexistant avec l'Église officielle dans le ressort du patriarcat d'Antioche. Alors que les chalcédoniens furent confinés à Antioche dans des endroits restreints, protégés par les armes (comme c'était le cas à Alexandrie), et n'ayant comme appui local que les maronites, les « jacobites » étaient très majoritaires, et leur influence s'étendit jusqu'aux Ghassanides arabes, convertis eux-mêmes au « monophysisme ».

Au VII^e siècle, les Perses sassanides s'emparèrent de la Syrie, favorisèrent les syriaques, exploitèrent leurs ressentiments vis-à-vis des Byzantins et leur permirent de s'établir dans l'Empire perse. Par ailleurs, la conquête arabe de la Syrie en 634-638 et par la suite celle de l'Empire perse furent à la source d'un renversement favorable aux syriaques. Hostiles aux Byzantins et alliés aux Ghassanides arabes, les « monophysites » eurent les faveurs du nouveau conquérant qu'ils accueillirent comme libérateur (croyant cependant qu'il retournerait rapidement dans son désert). Le califat omeyyade fut très indulgent à l'égard des « jacobites » qui surent se rendre indispensables dans l'administration. Le célèbre poète de la cour, Al-Akhtal (640-710), était des leurs. Toutefois, l'Église syriaque s'arabisa vite et témoigna de nombreuses conversions à l'islam. Cette période était très riche en échanges culturels.

Cependant, sous le califat abbaside, les choses évoluèrent différemment, dans un sens moins favorable. Plus sensible au « nestorianisme » (notamment pour des raisons géographiques), l'Empire, qui élit Bagdad comme capitale, pratiqua une politique discriminatoire à l'égard des syriaques et s'ingéra dans les affaires de leur Église. Par exemple, le premier calife imposa comme patriarche un moine meurtrier et alchimiste. Ce n'est pas le retour des Byzantins en Syrie du nord à la fin du X^e siècle qui arrangea les choses, puisque le patriarche « monophysite » dut quitter Antioche. Par la suite, l'arrivée des Turcs seldjoukides professant un islam rigoureux, à la seconde moitié du XI^e siècle, empira la situation. L'Église syriaque se renferma sur elle-même ce qui occasionna une renaissance intellectuelle dont Michel le Syrien (1126-1199) et Bar Hebraeus (1226-1286) furent les phares.

Habitants la Syrie intérieure, les syriaques restèrent à l'écart des croisés et entretenirent à leur égard une attitude de prudence, notamment dans le souci de ne pas fâcher les autorités musulmanes.

La mort de Bar Hebraeus marqua la fin de la culture syriaque, et l'invasion mongole au XIII^e siècle n'améliora pas la conjoncture puisqu'elle fut favorable aux « nestoriens » et guère clémente envers les « jacobites ». Un siècle plus tard, les cruelles persécutions des Mamlouks vinrent aggraver une situation déjà complexe au sein de l'Église qui souffrait à cause de querelles internes et de lignées rivales de patriarches qui se partageaient les derniers fidèles. Cependant, l'arrivée des Ottomans avec le régime des millets leur fut favorable, comme pour beaucoup de communautés chrétiennes. Les syriaques furent ainsi rattachés aux Arméniens (qui appartiennent à la même famille ecclésiale). Mais malgré cette éclaircie, les « jacobites » durent faire face aux missionnaires latins qui cherchaient à établir une Église syriaque catholique.

Tout cela appauvrit considérablement l'Église syriaque et la conduisit à mener une existence bien stérile jusqu'au XIX^e siècle. De 100 évêchés au XIII^e siècle, il n'en restait que 20 au XIX^e. Les génocides perpétrés par les criminels Jeunes Turcs lors de la Première Guerre mondiale affectèrent durement les communautés syriaques présentes dans les ressorts de l'Empire ottoman.

Actuellement, l'Église syriaque orthodoxe compte près d'une quinzaine de diocèses au Proche-Orient et autant de vicariats en Occident. Son siège patriarcal est basé à Damas et son patriarche Ignace Éphrem II Karim, élu en 2014, est à la tête d'une Église qui compte plus d'un million de croyants à travers le monde. Cependant, si nous comptons l'Église syro-malankare orthodoxe en Inde, rattachée à l'Église syriaque orthodoxe, il faudra rajouter environ trois millions et demi de croyants.



Conversion de Tiridate III

c - L'Église arménienne apostolique

Selon la tradition, les apôtres Thaddée et Barthélemy furent à l'origine de l'Église arménienne. Il est historiquement établi que l'Arménie fut assez tôt sujette à évangélisation. Mais l'événement originel le plus important eut lieu à la fin du III^e siècle : le roi Tiridate III

se convertit grâce à saint Grégoire l'Illuminateur. Par conséquent, tous les sujets suivirent leur monarque et l'Arménie devint le premier royaume chrétien de l'histoire en l'an 301. Il s'y développa un christianisme à caractère propre, à l'écart de l'Empire romain, ce qui n'excluait pas différentes sortes d'échanges.

Au départ, l'Église arménienne était canoniquement rattachée à Césarée de Cappadoce, mais, dès le début du V^e siècle, elle rejeta toute autorité en dehors du royaume et se constitua en patriarcat autonome dont le chef fut appelé catholicos. Sa liturgie se constitua d'une manière originale qui emprunta des caractéristiques à différentes sources, dont le rite de Jérusalem. Les problèmes politiques de l'Arménie avec l'Empire perse à la moitié du V^e siècle l'empêchèrent de participer au concile de Chalcédoine (451). Bien qu'adoptant des positions christologiques favorables au concile et distancées du « nestorianisme » et du « monophysisme », l'hostilité du clergé envers Byzance se traduisit par des distances avec Chalcédoine. À cela s'ajoutèrent des malentendus : des évêques « monophysites » furent les premiers à parler du concile aux autorités de l'Église arménienne et des problèmes de traductions firent surface. Par conséquent, Chalcédoine fut considéré par l'Église arménienne comme un concile « nestorien » et, à ce titre, rejeté. Des synodes arméniens se réunirent entre 506 et 551 pour avaliser ce choix. Le sentiment anti-byzantin régnant empêcha toute réflexion théologique sérieuse ou conciliante de prendre le dessus.

La conquête musulmane de l'Arménie fut très brutale au VII^e siècle mais superficielle, ce qui empêcha son islamisation. C'est à cette époque que fut créé le patriarcat arménien de Jérusalem, en 638. Sous la juridiction du catholicos d'Arménie, il avait comme ambition de concurrencer le patriarcat grec de Jérusalem. L'émiettement de l'Empire abbasside au IX^e siècle permit à l'Arménie de recouvrer une certaine autonomie, même si des dissensions internes la mirent sous une tutelle byzantine pesante au X^e siècle. Un siècle plus tard, l'invasion des Seldjoukides causa la fuite de nombre d'Arméniens qui fondèrent, en Cilicie, le royaume de Petite-Arménie. Pendant deux siècles, celui-ci prêta main forte aux croisades et vécut à l'ombre des États latins du Levant, ce qui eut des conséquences ecclésiastiques : la liturgie se latinisa et des tendances unionistes se formèrent, avant de s'estomper avec la fin des croisades. Les Mamlouks isolèrent complètement la Petite-Arménie qui disparut en 1375. Mais leur comportement était différent à Jérusalem où la communauté arménienne, hostile à Rome, gagna les faveurs des conquérants et obtint des privilèges.

Le mouvement d'union avec Rome ne fut pas sans suite puisque les relations avec l'Église latine se poursuivirent aux XIII^e et XIV^e siècles, accompagnés d'un mouvement de latinisation auquel certains résistaient. Ainsi, en 1356, des dominicains établirent une congrégation constituée de religieux arméniens unis, et des légats

arméniens souscrivirent, au concile de Florence (1436), à l'acte d'union avec Rome ; celui-ci n'eût pas de suites, mais des répercussions internes : un schisme au sein de l'Église en conséquence duquel le siège traditionnel établi à Sis administre les fidèles de Cilicie, et celui d'Etchmiadzine, les Arméniens du Caucase.

Dans le cadre du régime des millets, l'Empire ottoman, soucieux d'une organisation sociale et politique assurant la stabilité à l'empire, favorisa la création d'un patriarcat arménien supplémentaire, à Constantinople, ayant le pouvoir temporel sur tous ses sujets arméniens. Il s'agissait aussi d'un jeu de pouvoir contre les Grecs. Les Arméniens en profitèrent et une grande prospérité s'ensuivit. Ainsi, durant la seconde moitié du XIX^e siècle, ils étaient entre 250 000 et 300 000 à Istanbul, un État dans l'État ! Cela créa chez eux une forte tendance à l'autonomie, très peu appréciée par la Sublime porte et allant dans le sens de la politique européenne du démembrement de l'homme malade. Les conséquences qui en résultèrent sont tristement connues par tous : la moitié des Arméniens de l'Empire, 1 200 000, périrent lors du génocide (1915-1916), alors que des centaines de milliers furent déportés ou fuirent, notamment vers d'autres régions du Proche-Orient, dont la Syrie et le Liban.

En raison des différentes circonstances historiques, l'Église arménienne apostolique est la seule à posséder quatre sièges : deux catholicosats et deux patriarchats. Ils appartiennent tous à la même famille ecclésiale et sont, par ce faire, en communion.

- Le plus ancien, le catholicosat de tous les Arméniens, dont le siège est à Etchmiadzine, bénéficie de la primauté d'honneur. Le catholicos Garéguine II se trouve à sa tête depuis 1999. La majorité des Arméniens en dépendent.
- Le catholicosat arménien de Cilicie, dont le siège est à Antélias (Liban), a comme primat, depuis 1995, le catholicos Aram I^{er}. Celui-ci a sous sa juridiction plusieurs centaines de milliers d'Arméniens.
- Le patriarchat arménien de Jérusalem, dont le siège se situe dans la ville trois fois sainte, a depuis 2013 Nourhan I^{er} comme patriarche. Il est au service de plusieurs milliers de croyants.
- Le patriarchat arménien de Constantinople, dont le siège est à Istanbul, a depuis 1998 Mesrob II Mutafyan comme patriarche. Il prend soin de plusieurs dizaines de milliers d'âmes.

L'Église arménienne apostolique revendique une population de neuf millions à travers le monde, dont plus d'une cinquantaine de diocèses sont à leur service.

(À suivre)

Antoine FLEYFEL